

REVUE DE PRESSE

JUSTA

de Teresa Villaverde



SOMMAIRE

Phrases presse

Quotidiens / PQR :

- Libération
- Le Monde

Hebdomadaires :

- Télérama
- Le Nouvel Obs
- Politis

Mensuels / Bimensuels / Trimestriels :

- Les Cahiers du Cinéma
- Les Inrocks
- Les Fiches du Cinéma

Web :

- Radio France
- France Info
- Cineuropa
- Slate
- Culturopoing
- À voir à lire
- Que Tal Paris
- Le polyester
- Direct-Actu
- Baz'art
- Movierama
- Dame Skarlette
- Cult.news

Liens TV/radio/podcast

PHRASES PRESSES SORTIE SALLES

JUSTA

« Original, intime et organique » Les Cahiers du Cinéma

« Une beauté dépouillée » Le Monde

« Un regard d'une grande beauté » Les Inrocks

« Une grande intensité sensorielle » Libération

« Envoûtant » Le Nouvel Obs

« Entre résilience et doute, une fillette bouleversante » Télérama

« Un film beau et âpre » France Culture

« D'une grande beauté » France Info

« Betty Faria livre une interprétation saisissante » Politis

« Une œuvre méditative, profonde » Cineuropa

« Teresa Villaverde filme avec beauté et douceur » Slate

« Audacieux » Culturopoing

« Éthique autant qu'esthétique » À voir à lire

« Étonnante bulle mélancolique hors du monde » Le polyester

« Bouleversant d'humanité » Que Tal Paris

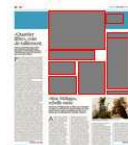
« D'une force rare » Baz'art

« Un récit héroïque » Direct-Actu

Quotidiens / PQR :

Libération

Le Monde



«Justa», douleurs de l'incendie

Avec une grande intensité sensorielle, Teresa Villaverde scrute les traumatismes encore à vif de rescapés de feux de forêts, oscillant entre le réalisme et l'allégorie.

La cinéaste portugaise Teresa Villaverde, née en 1966, a l'art de s'emparer, ou de s'imprégner, de grands sujets – de société, de l'existence – et de les tordre pour en arpenter l'élément sombre, une sorte de dimension cachée, profonde, comme le font *Os Mutantes* (1998, son troisième long métrage, elle avait tourné le premier, *A Idade Maior*, avant d'avoir 25 ans) dont les jeunes personnages vivent dans la rue, ou *Transa* (2006), qui évoque la migration et le trafic d'êtres humains. Il s'agit de maintenir le thème comme thème, y compris avec son abstraction, pour en explorer l'incarnation dans des vies de fiction singulières, construire le labyrinthe émotionnel dark qui le travaille de l'intérieur.

Brûlis. Son nouveau film, *Justa*, aborde les incendies – en particulier les feux de forêt qui ont ravagé le centre du Portugal à l'orée de l'été 2017, tuant 65 personnes – et leurs conséquences sur la vie de plusieurs survivants et sur le paysage autour d'eux, en se cherchant une forme qui tienne autant de la précision réaliste que de l'allégorie intemporelle. Forme dont la formule est une recherche de l'intensité, d'abord visuelle et sonore, et *Justa* en impose par cette sorte de «qualité portugaise» pour qui le cinéma est une langue maternelle: Villaverde continue son travail de longtemps, ici tout un brûlis dévasté gris-noir-brun, avec le chef opérateur Acácio de Almeida, homme

de la lumière des films de Monteiro, de Reis et Cordeiro, Rita Azevedo Gomes, Paulo Rocha ou Raoul Ruiz.

Cri. *Justa* en impose aussi par sa gravité: avant tout celle de son mouvement, qui n'est pas celui d'une quelconque résilience, dont l'intrigue ou la structure décriraient le trajet d'espoir. *Justa* ne va pas du traumatisme à la guérison, au contraire, il part de la surface en amélioration (la peau de Mariano, le père de la petite *Justa*, qui cicatrise – il est joué par Ricardo Vidal, grand brûlé dans d'autres circonstances – ou la nature détruite qui commence à reprendre ses couleurs) pour avancer vers ce qui n'avance pas, le cœur de la douleur, de la répétition du trauma. L'enfant dont le prénom est le titre (Madalena Cunha), la veuve devenue aveugle (Betty Faria, star brésilienne de télé et de cinéma), pas plus que le jeune gars qui erre en déni du réel (Alexandre Batista) ne trouvent un chemin pour leur deuil impossible. Sinon celui de son expression, cri de refus qui est un premier soulagement. Le point de vue du film est plutôt un point d'ouïe, c'est celui de la travailleuse sociale jouée par Filomena Cautela, elle-même affligée d'autres pertes, et qui ne peut rien faire, rien faire d'autre qu'écouter, seule façon pour elle, pour lui, d'être «juste».

LUC CHESSEL

JUSTA de TERESA VILLAVERDE avec Betty Faria, Madalena Cunha... 1h 48.



CULTURE

Une communauté de souffrances après l'incendie

La cinéaste portugaise Teresa Villaverde évoque le feu de forêt meurtrier qui a ravagé le pays en juin 2017

Le dernier long-métrage de Teresa Villaverde ouvre un espace-temps bien à lui, qu'on pourrait dire « d'après la catastrophe », cette bulle d'affliction appelée le « contrecoup ». Sur ce point, la cinéaste portugaise née en 1966, à l'œuvre parcimonieuse (une douzaine de films en trente-cinq ans) mais puissante, ne fait pas défaut. Son précédent film, *Contre ton cœur* (2017), chronique des ravages de l'austérité dans le Portugal de la crise économique, creusait déjà un même sillon de désolation.

Dans *Justa*, le désastre n'est plus d'ordre social, mais environnemental. Il a gagné du terrain, comme en attestent les premiers plans sur de grands arbres déracinés. Le film s'appuie en effet sur un sinistre qui hante encore les Portugais : l'incendie massif qui, en juin 2017, a dévasté la région forestière de Leiria, au centre du pays, avec un lourd bilan de 65 morts et des scènes effroyables (automobilistes pris au piège, maisons brûlées) qui ont traumatisé l'opinion publique.

De l'incendie, il n'est pas fait mention tout de suite. Mais le sujet remonte progressivement des conversations successives, entre personnages rescapés formant une communauté de souffrances. *Justa* est le nom d'une petite fille de 10 ans (Madalena Cunha) qui a perdu sa mère et n'en dort plus la nuit. Son père, Mariano, grand brûlé, garde sur son corps les stigmates de la fournaise. Elsa (Betty Faria), une veuve devenue aveugle, a vu son mari fondre sur le bitume. Elle trouve une assistance inattendue en la personne de Simao (Alexandre Batista), garçon farouche.

JUSTA



Ce petit monde se croise dans le périmètre du cimetière, seul refuge filmé parfois comme un îlot de lumière au milieu de la nuit. Tous sont des survivants, reliés par la trace fantôme de ceux qui manquent. On pourrait dire aussi des « morts-vivants », tant le deuil les repousse dans une dimension parallèle.

Teresa Villaverde fait partie d'une génération d'auteurs éclosés à l'orée des années 1990 (parmi lesquels Pedro Costa ou Joao Pedro Rodrigues), connue pour avoir réagi à l'accélération globale des images, par la résistance acharnée du plan. Cela s'est traduit, chez elle, par une intensification des présences, souvent marginales – des ados à la dérive d'*Os Mutantes* (1998) à l'immigrée russe de *Transe* (2006). Ses personnages ressemblent un peu à des somnambules ou des « modèles » bressoniens : ils parlent une langue intérieure, manifestent une présence butée.

Cet art fait d'abord la beauté dépourvue de *Justa*. Taillé à proximité des visages, dans des plans frontaux, le film joue de la disparité de ses personnages, comme des acteurs professionnels et amateurs qui les incarnent : une enfant triste, un grand brûlé (Ricardo Vidal) dont la caméra affronte la peau parcheminée, la gloire brésilienne Betty Faria, jusqu'au Français Robinson Stevenin, venu passer une tête le temps d'une scène. Dans les clairs-obscur contrastés d'un décor rural, et un climat nocturne hypnotique, chacun apporte sa note, sa couleur, son cri.

Imaginaire gothique

Toutefois, *Justa* n'en demeure pas moins un film fragile, une réaction au sujet de l'incendie. Plus qu'un lamento collectif, le film fait entendre des plaintes éparpillées. Fabriquée à partir de témoignages épars, la fiction as-

sume cette hétérogénéité, en vagabondant d'un personnage l'autre. Mais il arrive que le vagabondage devienne erratique. Notamment lors d'un long tunnel retraçant l'égarement d'Elsa, la femme aveugle, dans la forêt calcinée. La cécité traversant les cendres, cela pèse lourd. On sent que Villaverde cherche à remonter au cœur du paysage sinistré. Mais plus elle s'en approche, plus sa caméra flanche, cédant à un régime de captation informe qui nous perd momentanément.

Le film menace ainsi de sombrer dans une noirceur sans issue. Ce qui le sauve, c'est de faire de cette noirceur le tremplin vers un imaginaire gothique : les apparitions d'une source magique, d'un fantôme au bord d'une tombe, d'un mausolée peuplé de mannequins s'avèrent autant d'échappées salutaires. C'est l'exercice de la parole, surtout, qui permet de dépasser le désespoir sur le flanc de la colère. « Si on s'était occupé des arbres et des champs, personne ne serait mort », fait entendre la petite fille lors d'un monologue rageur en voiture. Avec les vertus du dialogue et du cadre partagé, le cinéma de Villaverde retrouve ce mélange caractéristique de son cinéma, celui de la douceur et de la douleur. Alliage secret qui seul lui permet de franchir les ténèbres. ■

MATHIEU MACHERET

Dans les clairs-obscur contrastés d'un décor rural, chacun apporte sa note, sa couleur, son cri

Film portugais et français de Teresa Villaverde. Avec Madalena Cunha, Betty Faria, Filomena Cautela (1 h 48).



Hebdomadaires :

Télérama
Le Nouvel Obs
Politis



Justa

Teresa Villaverde



Situé dans les mois qui ont suivi les terribles incendies ayant (réellement) ravagé des forêts entières, en 2017, au Portugal, et fait plusieurs victimes, ce film nous immerge dans l'après. La vie est-elle encore possible sur des cendres, quand les flammes ont emporté des habitations, une mère, un mari, ou plusieurs centimètres carrés de peau ? Le scénario, inspiré par de véritables témoignages, met au centre une petite héroïne qui donne son nom au film (jouée par la jeune Madalena Cunha). Cette gamine apprend à vivre sans sa mère, tuée par le feu, et devient, malgré elle, aidante de son père, grand brûlé. Lors d'une scène en forêt, l'enfance reprend pourtant ses droits face à une famille de chevreuils et une discussion autour des derniers rhinocéros blancs. Entre résilience et doute, la fillette s'interroge, bouleversante : « Vous pensez que notre planète va durer encore longtemps ? » ► Caroline Besse | Portugal/France (1h48) | Avec Madalena Cunha, Betty Faria, Ricardo Vidal.



« Justa » : un film tragique et réaliste sur la vie après des incendies dévastateurs

« Justa » : un film tragique et réaliste sur la vie après des incendies dévastateurs

Drame par Teresa Villaverde, avec Madalena Cunha, Betty Faria (Portugal, 1h48). En salle le 25 février ?????

Au Portugal, quelques mois après des incendies meurtriers, des survivants tentent de se réconcilier avec les défunts. Le miracle du cinéma de Teresa Villaverde est de tout transmettre, le dicible comme l'indicible, par la seule puissance du naturalisme et de l'expressionnisme. Envoûtant.

La vie BRÛLÉE

CINÉMA

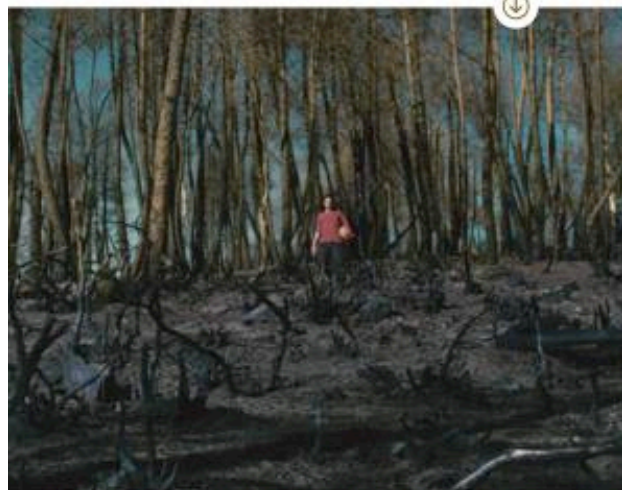
JUSTA / Teresa Villaverde / 1 h 48

La réalisatrice de *Justa* met en scène des survivants d'un incendie de forêt mortel au Portugal.

Comme Pedro Costa, Teresa Villaverde a apporté un nouveau souffle au cinéma portugais à partir des années 1990, se tournant vers les pauvres, les marginaux, les êtres fragilisés. Ses récits ne suivent pas un fil linéaire chargé de ce que la cinéaste appelle des « anecdotes ». Ils se déploient selon une suite de séquences qui n'ignorent pas la narration classique, mais opèrent avant tout par imprégnation, transmission du sensible.

Le projet de *Justa* s'ancre dans l'effroyable incendie qui, en 2017, a non seulement ravagé des dizaines de milliers d'hectares de forêt mais a tué soixante-cinq personnes et fait de nombreux blessés. Le film met en scène des survivants. Un homme, Mariano, s'en est sorti, bien que brûlé au dernier degré, mais a perdu sa femme, restée dans le brasier. Il vit avec sa petite fille, Justa (Madalena Cunha). Une vieille femme, Elsa, a perdu la vue, tandis que son mari, qui a voulu s'extraire de la voiture où tous deux se trouvaient, a littéralement fondu sur place.

Ricardo Vidal, le comédien non professionnel qui joue le père de Justa, a le corps et le visage déformés par de grandes brûlures. Sa simple présence à l'écran est impressionnante. Betty Faria, dans le rôle d'Elsa, livre aussi une interprétation saisissante. Parce que la cinéaste les filme dans un réalisme hiératique, la sensation voyeuriste n'existe pas. Au contraire, il y a une douceur dans la caméra de Teresa Villaverde qui assure l'empathie du regard du spectateur. La qualité de la lumière, réalisée par Acácio de Almeida, contribue aussi à nous faire percevoir ces personnages dans leur profonde humanité. A contrario, la façon dont l'environnement est montré le rend plus inquiétant. La cinéaste a tourné sur les lieux de l'incendie, qui portent encore les traces du drame. L'image se double aussi de ce qu'Elsa imagine la nuit du monde qu'elle connaissait (c'est quand elle se réveille et ouvre les yeux le jour qu'elle est plongée dans le noir). Plus encore que les éléments de l'intrigue, qui raconte notamment la difficulté d'une femme médecin à aider Justa, le film parvient sensoriellement à faire éprouver ce que survivre signifie pour ces existences traumatisées, habitées par leurs défunts, en quête d'un sens toujours fuyant. ● CHRISTOPHE KANTCHEFF



Mensuels / Bimensuels / Trimestriels :

Les Cahiers du Cinéma

Les Inrocks

Les Fiches du Cinéma

*Justa* de Teresa Villaverde

Écologie des cendres

par Élie Raufaste

À côté de ses flamboyants portraits d'adolescents à la dérive (*Os Mutantes*, 1998), ou même de son précédent film, *Contre son cœur* (2017), qui évoquait la déchéance d'une famille dans le sillage de la crise économique, *Justa* peut passer un peu vite pour un opus mineur de Teresa Villaverde, figure importante du cinéma d'auteur portugais apparue, comme Pedro Costa, dans les années 1990. Tout aussi radical, mais avec un penchant moins documentaire, son cinéma s'est toujours rangé du côté de la marge, des oubliés, des formes invisibles de la misère sociale. *Justa*, à son tour, ne se contente pas d'une demi-noirceur. Le film s'inspire d'une catastrophe bien réelle, que les spectateurs portugais ont tous en mémoire : les incendies meurtriers de 2017, épisode sinistre qui chaque été menace de se reproduire. Mais ce n'est pas le fait divers en soi qui intéresse la cinéaste, ni le spectacle des pouvoirs destructeurs du feu, comme dans le poème panthéiste – et, à y repenser, douteux – d'Oliver Laxe (*Viendra le feu*). On n'y voit pas l'ombre d'une flamme : le film s'en tient à l'humain, persiste à ne décrire et à n'imaginer (car c'est bien une fiction) que l'après, la cendre, les vies mutilées des survivants.

Ceux-là sont quatre, d'âges différents. Une fillette (*Justa*), son père, un adolescent, une vieille dame. Tous ont perdu des proches, certains restent marqués dans leur chair (le père est un grand brûlé, la femme a perdu la vue). Ce qui leur est

arrivé ne s'éclaire que peu à peu, puisqu'ils ne parlent d'abord qu'entre eux, les premiers concernés. C'est avec les autres, le commun des mortels, que le contact achoppe, et donc crée des aspérités, des micros-récits. Entre la femme aveugle et sa fille, effrayée à l'idée de subir « les images, les détails » du désastre. Entre *Justa* et sa psychologue scolaire, reflet (trop grossier) de la cinéaste, qui a fait ce même travail : elle a écouté, recueilli des témoignages de rescapés, à l'appui de ses personnages. La beauté un peu austère du film, qui est aussi son éthique, vient du fait qu'il ne met jamais bassement à profit cette matière première, ce vécu traumatique. Il n'en tire aucune morale, aucun levier dramatique, si bien que les personnages restent tranquillement opaques ; ils n'ont pas de leçon à donner de l'horreur. Le plus marquant est le père, joué par un acteur dont le corps entier garde les stigmates de graves brûlures, sans que le cadre ne s'y attarde de façon voyeuriste : sa présence, documentaire, épaissit par rebond celle des autres acteurs. Il sortira du film comme il y est entré, discrètement, souverain.

Même si domine la chronique feutrée d'un quotidien de deuil, où compte surtout le besoin d'être compris, *Justa* déborde parfois vers un conte hors d'âge, piste suggérée par le décor, isolé et rustique, mais aussi d'autres détails : un mystérieux personnage cloîtré au fond du jardin ; quelques gestes de l'aveugle, qui la font soudain sorcière ou pythie ; une « chambre verte » que l'adolescent dédie à ses morts, mannequins nourris d'aliments en décomposition. Mais

de la catastrophe elle-même (les feux), le film ne fait pas mystère. Elle a des causes concrètes (humaines, politiques : l'entretien des forêts), et des effets tout aussi concrets. Récemment, dans *Le Ciel rouge*, Christian Petzold faisait des incendies un prétexte poétique, moulant deux corps dans la cendre comme de nouveaux amants de Pompéi. Chez Villaverde, la caméra s'immerge véritablement dans la forêt calcinée : lors d'une errance poignante, à la fois onirique et terre à terre, la perception abîmée de la femme aveugle fusionne avec celle du milieu naturel, pur chaos de souches, de charbons, de brindilles. Mine de rien, il y a dans cette rencontre entre le point de vue de toutes les victimes – humaines et non humaines – une tentative originale, intime et organique, de renouveler les imaginaires de l'apocalypse écologique. ■

JUSTA

Portugal, France, 2025

Réalisation, scénario Teresa Villaverde

Image Acácio De Almeida

Son Olivier Vianc

Montage Clara Jost, Teresa Villaverde

Costumes Patrícia Dória

Interprétation Madalena Cunha, Betty Faria,

Filomena Cautela, Ricardo Vidal

Production Alce Filmes, Épicentre Films

Distribution Épicentre Films

Durée 1h28

Sortie 25 février

Les jours d'après



Suivant une poignée de survivant·es, *Justa* cartographie les traumatismes d'une région ravagée par le feu. Sans sensationnalisme, Teresa Villaverde porte un regard d'une grande beauté sur cette nature et ces corps meurtris, contraints à cohabiter.

Nous n'avions pas eu de nouvelles de Teresa Villaverde depuis sa rétrospective au Centre Pompidou en 2019. Avec *Justa*, la cinéaste portugaise ne signe pas un retour spectaculaire, mais une réapparition à bas bruit : un film né des incendies particulièrement meurtriers qui ont ravagé le cœur du Portugal en 2017, porté par une beauté non pas incandescente, mais plutôt lestée du chagrin qui vient après la combustion.

"Les gens ont fondu ou se sont consumés. Personne ne sait si les cercueils sont vides ou pas. Le bitume a fondu, et les gens qui étaient là aussi" : c'est une enfant, Justa, qui constate l'horreur et prononce ces mots difficiles, assise à l'arrière d'une voiture traversant des forêts de pins et d'eucalyptus meurtries.

Justa n'est pas un film sur la catastrophe en elle-même, mais sur l'impossibilité d'en sortir, poursuivant une constellation de survivant·es – la fillette éponyme, son père brûlé, une vieille femme aveugle, un adolescent qui joue au foot dans les cimetières – qui continuent à habiter un monde déjà mort. Plutôt que de reconstituer l'événement, Villaverde filme des corps, des paysages, des architectures contaminés par l'après. Sa mise en scène installe une véritable géographie du traumatisme : collines arides traversées de routes blanches,

éoliennes figées comme des totems industriels, maisons reconstruites mais évidées.

Et les corps sont filmés comme des surfaces pénibles. Voir le visage et le corps entièrement brûlés du père suspend le regard : ni choc ni pathos, mais une présence qui impose de cohabiter avec l'irréversible, comme si le feu avait cessé d'être un événement pour devenir un état. Aux paysages calcinés – troncs noirs, terre retournée – répondent des chambres muettes et figées, des maisons symétriques, des espaces domestiques sans saveur. À l'intérieur, même des objets factices (fleurs artificielles, statues attablées) introduisent une inquiétante étrangeté, comme si le quotidien n'était plus qu'une reconstitution posthume. À l'extérieur, la nature n'offre aucune consolation : elle partage l'état des personnages, fatiguée, cramée, endolorie.

Cette esthétique de l'après irrigue toute la dramaturgie. *Justa* ne filme pas des rescapé·es héroïques, mais des survivant·es sans mode d'emploi.

Les gestes sont suspendus, les dialogues, fragmentaires, les regards, opaques. Le deuil devient une atmosphère, un bruit de fond. Si le feu n'est jamais filmé, il hante chaque plan. Villaverde opère ainsi un geste radical : dépouiller le film de tout contexte explicatif, de toute anecdote sociale, de toute psychologie illustrative. Il ne s'agit pas de raconter



des vies, mais d'isoler ce qui, dans une vie, ne passe pas. Cette collecte de portraits endeuillés qui ne parviennent pas à s'extraire de leur affliction se fait dans un travail remarquablement précis de la lumière, dans une relation hautement charnelle à l'image : noirs profonds, couleurs mates, zones d'ombre qui ne cherchent pas à être éclaircies. Et lorsque le film tente d'adopter le point de vue subjectif de cette femme aveugle, la nature devient une auréole floue et géante. Puis des bruits de loups et d'oiseaux émergent ici et là par petites touches, disent que le monde est d'abord

une vibration. Parce que plus grand-chose n'arrive à circuler par le dialogue dans le film. C'est probablement pourquoi la jeune Justa s'intéresse à la survie des deux derniers rhinocéros blancs, demande qu'on lui parle des animaux de France. C'est peut-être là que le film touche à une forme de beauté la plus pure : en suggérant que la faune et la flore ne sont pas des ressources de consolation pour l'humanité, mais des colocataires précaires. Aimer la nature devient une contradiction insupportable : comment continuer à chérir ce qui a

détruit ? Villaverde ne résout pas ce paradoxe, elle l'habite en empruntant une douce pente vers la fable animaliste. Un horizon qui n'enlève rien au lourd chagrin irrépensible pesant d'un bout à l'autre du film. Ce vert des collines, ce vert fragile, n'est pas une promesse : c'est la couleur de ce qui brûlera à nouveau. **Arnaud Hallet**

Justa de Teresa Villaverde, avec Madalena Cunha, Betty Faria, Ricardo Vidal (Por., Fra., 2025, 1 h 28). En salle le 25 février.



Teresa Villaverde : “Parvenir à voir de la beauté au cœur des pires tragédies”



Absente depuis plusieurs années, la cinéaste portugaise est de retour avec “[Justa](#)”, un film né de la cendre des forêts portugaises. Un long métrage peuplé de fantômes.

Avant de passer derrière la caméra, Teresa Villaverde, née à Lisbonne en 1966, apparaît à vingt ans dans *A Flor do Mar* de João César Monteiro, comme à la lisière entre l'ancienne garde et la génération qu'elle incarnera quelques années plus tard. Teresa Villaverde deviendra l'une des figures de proue du renouveau du cinéma d'auteur portugais, aux côtés de Pedro Costa dans les années 1990, rejoints notamment par Miguel Gomes et João Pedro Rodrigues dans les années 2000.

Elle présente son premier film, *A Idade Maior*, à la Berlinale en 1991, portrait d'un adolescent marqué par le départ, puis le retour de son père revenu de la guerre coloniale au Mozambique. Maria de Medeiros y tient un rôle avant de devenir l'héroïne de *Três Irmãos*, récit traumatique d'une jeune femme peu à peu engloutie par la solitude, film qui lui vaut le Prix d'interprétation à Venise en 1994, quelques mois après être montée sur scène pour la Palme d'or de *Pulp Fiction*. Puis *Os Mutantes*, sélectionné à Un Certain Regard à Cannes en 1998, marque les esprits durablement, en suivant trois jeunes marginaux à la dérive. Le film installe pour de bon une cinéaste obsédée par les visages, ceux des adolescents abandonnés, des femmes isolées, des corps fragilisés par les structures sociales. Depuis, Villaverde n'a cessé de filmer les marges, de la prostitution contrainte dans *Transe* à la cellule familiale qui se délite sous la pression économique dans *Contre ton cœur*.

Un paysage calciné

Quand on lui demande si elle va encore au cinéma, elle répond presque en s'excusant : “Je suis quelqu'un qui va peu dans les salles et je devrais changer ça. Je suis davantage la musique, les beaux-arts, le théâtre et la danse. Mais, bien sûr, il y a toujours des cinéastes qui me font sortir de chez moi. Curieusement, l'un d'eux est de mon pays, c'est Pedro Costa. Et je ressens encore

aujourd'hui une profonde tristesse de ne plus voir un nouveau Godard. Pendant la fabrication de mon dernier film, Justa, j'ai revu Rio Bravo de nombreuses fois. Je pense que c'est mon western préféré et j'adore qu'il se déroule presque dans une seule rue". Dans une seule rue, comme pourrait aussi se dérouler Justa. Ou plutôt une route, sauvage et calcinée, si noircie qu'elle pourrait appartenir à une autre planète. Car le film se situe dans le temps d'après le feu, celui des incendies répétés chaque année au Portugal, mais qui en 2017 ont, cette fois, fait plusieurs dizaines de mort-es et laissé derrière eux des horizons de cendres.

L'idée de Justa est venue d'une image fortuite qui n'a plus quitté l'esprit de la cinéaste : "Un an après la tragédie, j'ai vu une femme âgée, seule, assise sur une chaise au bord d'une route, contemplant une vallée et une montagne entièrement brûlées. J'étais dans ma voiture et j'ai hésité à descendre pour aller lui parler. Finalement, j'ai continué ma route. Et je ne saurai jamais ce qu'elle faisait ici. C'est ce doute qui m'a poussé à vouloir rencontrer les victimes des incendies et à faire un travail sur elles. Je n'arrivais pas à les sortir de ma tête. "

Des fantômes

Teresa Villaverde va alors à la rencontre de toutes ces personnes endeuillées, sans caméra, sans micro, et échange longuement avec elles. Elles la reçoivent chez elles, et elle apprend à connaître leurs maux. C'est ensuite qu'elle écrit les premières versions du scénario : "Tous mes personnages étaient directement inspirés des gens que j'avais rencontrés. Mais tout me semblait purement illustratif. Je pensais longtemps que c'était en parlant d'elles de façon concrète que je leur rendais justice. C'était une énorme erreur. Ce fut un processus long et douloureux mais j'ai surtout compris qu'il me fallait d'abord les oublier. Cela peut sembler paradoxal, mais pas du tout. J'ai simplement tout recommencé depuis le début, pour retirer toute la banalité du quotidien, supprimé les petits personnages que les victimes auraient pu croiser. Il n'y a plus aucun figurant, plus de voisins, on ne voit personne d'autre qu'eux dans le film".

Justa donne en effet l'impression d'observer une poignée de fantômes déambuler dans les cimetières et les forêts, filmés avec une telle intensité qu'on se demande si Teresa Villaverde n'est pas arrivée à son plus haut degré de maîtrise formelle : "C'est une chose importante pour moi. J'ai toujours pensé que les images de ce film devaient être belles. Cela fait partie de la nature humaine de parvenir à voir de la beauté au cœur des pires tragédies. Je pense que nous n'existerions plus si ce n'était pas le cas".

Des femmes dans des territoires hostiles

Précis et élégant, le film n'en reste pas moins âpre. Pour qu'un tel cinéma puisse encore émerger, Villaverde a décidé depuis quelques années de se produire elle-même : "Il me faut maintenant travailler sur deux fronts en même temps, ce qui complique tout. Faire ce film n'a pas été facile. Mais aucun film n'a été facile. Pour Justa, les difficultés ont surtout été les miennes, d'un point de vue strictement personnel, sur la dureté de traiter un sujet si récent. Et d'être devenue amie avec une femme qui a perdu son enfant, sur cette route." La cinéaste a accompagné son film toute cette dernière année à travers le Portugal, afin de le présenter à un public le plus large possible, pas toujours cinéphile mais concerné, avec une empathie naturelle pour les catastrophes qui ont pris d'assaut le paysage il y a bientôt dix ans.



Pourtant, à sa grande surprise, la jeune génération ne semble pas s'être coupée de son travail : "Je me suis rendue compte qu'il y avait bien plus de gens qui aimaient et comprenaient mon travail que je ne l'imaginais, et notamment de jeunes gens. Mais c'est surtout au Portugal. À l'international, je regrette que mes films ne soient pas vus davantage. Pourtant, je n'y pensais pas beaucoup avant. C'est assez récemment que j'ai pris conscience qu'être une femme n'a pas aidé au début." Depuis toujours, Teresa Villaverde filme des femmes debout dans des territoires hostiles, et son œuvre assemble une mémoire des corps féminins traversés par la violence du réel. Dans [Justa](#), une femme de 80 ans, jouée par une impériale Betty Faria, devenue aveugle, hurle sa détresse parmi les arbres, dans ce corps qui ne voit plus. Peut-être que toutes les femmes de Villaverde sont là, dans cette obstination souveraine.

[Justa](#) réalisé par Teresa Villaverde avec Madalena Cunha, Betty Faria. En salle le 25 février.



Justa (Justa) de Teresa Villaverde

Dans le monde en péril que dépeint Teresa Villaverde, des personnages sont endeuillés à la suite d'un incendie. Sa caméra tente de les réparer en les réunissant dans ce conte choral. Le résultat est touchant dans sa radicalité, mais souffre d'incohérences.



★★ Dans un format 4/3 mêlant images numériques et argentiques, la cinéaste portugaise Teresa Villaverde propose ici une sorte de conte noir et réaliste autour des survivants d'un incendie. Outre Justa et son père, les personnages sont liés par cette tragédie, et par la tristesse d'avoir perdu une partie de leur famille (en plus d'écoper, pour Elsa et Mariano, d'une invalidité). La manière dont leurs rencontres se font, entre hasard et nécessité, et par le médium cinématographique (et non seulement scénaristique) est réussie : elle infuse le film d'une tendresse qui vient atténuer la violence du propos. C'est comme si toutes ces victimes étaient les membres potentiels d'une nouvelle famille, que cette œuvre chorale tenterait de composer, malgré l'adversité d'un monde en péril. Une scène charnière dans cet édifice est la promenade au cœur de la forêt de Justa et de sa psychologue, lesquelles, pour la première et seule fois probablement, quittent leur draperie de fantôme (l'apparition du tout début - l'inconnu dans le jardin à qui Justa prépare une assiette - témoigne bien de ce que les protagonistes du film ont tous, d'une manière ou d'une autre, quitté le champ du réel). Le résultat ne convainc cependant qu'à moitié. L'esthétique peut être très belle, surtout lorsqu'elle se radicalise - pendant le générique de début, dans les scènes de forêts -, mais manque d'organicité ; par ailleurs elle peut aussi, dans ses tentatives de ruptures - gros plans, contre-plongées - paraître maladroite. Dans cette liberté pourtant appréciable de narration, on ne comprend pas pourquoi certaines portes s'ouvrent sans être refermées, et pourquoi certains personnages (ainsi, Mariano) sont abandonnés sur le bord du chemin. C'est comme si le projet du film - retrouver de l'unité - était contredit par ces incohérences. N.N.

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Madalena Cunha (Justa), Betty Faria (Elsa), Filomena Cautela (Lúcia), Ricardo Vidal (Mariano), Alexandre Batista (Simão), Robinson Stevenin (Pierre), Anabela Moreira (la fille d'Elsa), Luisa Cruz (l'avocate), Francisco Nascimento (Bás), João Vaz (le mari de la fille d'Elsa), Daisy Eltenton (l'apparition), Aurora do Lago (l'enfant), Mariana Pedro (la chanteuse), Mariana Vilela (la fille qui se coiffe), Angela Cerveira (l'assistante scolaire), la voix de Beatriz Batarda (la mère).

Scénario : Teresa Villaverde **Images :** Acácio de Almeida **Montage :** Clara Jost et Teresa Villaverde **1^{er} assistant réal. :** Paulo Belém **Scripte :** Renata Sancho **Son :** Olivier Blanc **Décors :** Joana Villaverde **Costumes :** Patrícia Dória **Maquillage :** Araceli Fuentes **Casting :** Frederico Mesquita **Production :** Alce Filmes et Épicode Films **Coproduction :** Studio Le Fresnoy, Micro Climat Studios et Reality Films **Producteurs :** Teresa Villaverde, Daniel Chabannes De Sars et Corentin Dong-Jin Sénéchal **Productrice associée :** Cécile Vacheret **Dir. de production :** Miguel Perdigão **Distributeur :** Épicode Films.

108 minutes. Portugal - France, 2025
Sortie France : 25 février 2026

◆ RÉSUMÉ

Justa, petite fille d'une dizaine d'années, s'occupe de son père, Mariano, grand brûlé qui suit une longue rééducation. La psychiatre responsable de Justa lui demande de venir avec son père, mais celle-ci refuse, expliquant être épuisée, et estimant que ces consultations ne lui servent à rien. Mariano accompagne une vieille femme quasi-aveugle, Elsa, sur la tombe de son mari. Mariano voudrait reprendre le travail, mais son avocat lui apprend que son entreprise a refusé. Ils devront plaider sa cause devant le tribunal. La psychiatre parvient à convaincre Justa de monter dans sa voiture, pour la raccompagner. La petite fille se confie alors sur l'incendie qui a emporté sa mère et défiguré son père.

SUITE... Mariano lit une lettre à Elsa, écrite par la fille de cette dernière. Elle lui reproche d'avoir survécu à l'incendie qui a emporté son père - même si Elsa a perdu la vue. Elsa part seule dans la forêt et s'écroule après des heures de marche. Elle est trouvée par un jeune homme, qui la relève et lui fait prendre un bain. Justa dit à sa psychiatre qu'elle voudrait être son amie plutôt que sa patiente. Accompagnée du jeune homme qui l'a secourue, Elsa rend visite à sa fille, qui lui propose, après un échange tendu, de rester dormir, mais qui refuse qu'elle touche le visage de sa petite-fille. Elsa rentre chez elle avec le jeune homme, qui colle des bâtonnets sur les bords en verre pour l'aider à se repérer dans sa cuisine.

Web :

Radio France

France Info

Cineuropa

Slate

Culturopoing

À voir à lire

Que Tal Paris

Le polyester

Direct-Actu

Baz'art

Movierama

Dame Skarlette

Cult.news

Après la catastrophe avec "Justa" de Teresa Villaverde



Dans le bel et âpre "Justa", la réalisatrice portugaise Teresa Villaverde filme les survivants des incendies meurtriers du Portugal de 2017.

Avec

Autodidacte, Teresa Villaverde a participé - avec Manoel de Oliveira, Joao Pedro Rodrigues, Joao César Monteiro, Pedro Costa et Miguel Gomes - à renouveler leur art au Portugal dans les années 1990. L'immense succès critique et public de l'enragé *Os Mutantes* à sa sortie en 1998, la consacre comme l'une des figures majeures du cinéma d'auteur européen. Teresa Villaverde filme les réprouvés enfants et adolescents abandonnés, femmes isolées, migrants, chômeurs et constitue, dans une œuvre qui compte aujourd'hui une dizaine de films tous formats et genres confondus, une vaste fresque sociale.

Justa, présenté au Festival International du Film de Rio, revient sur les incendies meurtriers qui ont endeuillé le Portugal en 2017. Tragédie écologique et humaine, Justa est un film beau et âpre qui montre ce qu'il se passe après la catastrophe, dans le corps la tête et le cœur de ceux qui restent.

Plus d'informations

Justa de Teresa Villaverde sort en salles le 25 février. Le film a été sélectionné dans la catégorie World Panorama du Festival International du Film de Rio 2025 et à la Semaine de la Critique du Festival International du Film de Berlin 2026.

Extraits sonores

Bande annonce de Justa de Teresa Villaverde

Le réalisateur Carlos Saura parle des enfants dans les Mardis du cinéma sur France Culture en 1985

"Justa" : Teresa Villaverde filme les fantômes d'un Portugal ravagé par les flammes



La réalisatrice portugaise signe un film énigmatique sur les catastrophes récentes qui ont traumatisé son pays. Article rédigé par

Lison Chambe

En 2017, le Portugal est frappé par une série de feux de forêts dont celui de la région centrale de Leiria en juin, qui a fait plus de soixante morts, dont de nombreuses personnes dans leurs voitures, alors qu'elles tentaient de fuir. Pour le pays, pourtant habitué à la fréquence croissante des incendies, le choc est absolu, c'est l'un des plus meurtriers qu'il n'ait jamais connu.

C'est un an plus tard, en arpentant les routes de cette région ravagée par les flammes que la réalisatrice Teresa Villaverde, souhaite raconter "l'après" et ceux qui sont restés dans ce paysage de cendres, traumatisés. Elle livre ces vies estropiées dans Justa, en salles le 25 février.

Dans un petit village au cœur d'une région ravagée par d'immenses feux de forêts, quelques survivants tentent de continuer leur vie. Un père grand brûlé et sa fille, Justa, font le deuil d'une mère disparue. Une vieille dame apprend à vivre en ayant perdu la vue, et un jeune homme se bat avec les fantômes de ses parents décédés.

Teresa Villaverde, réalisatrice phare du cinéma d'auteur européen (Os Mutantes Eau et Sel, 2001) signe un film dur et âpre - comme le laisse entendre son synopsis - en choisissant cette petite galerie de personnages, qui errent, souvent seuls à l'écran, dans des pièces vides ou des paysages dévastés. Afin de rendre perceptible l'ampleur du traumatisme de ceux qui sont restés dans leur village même après avoir perdu – ou vu mourir sous leurs yeux - des proches, la réalisatrice filme avant tout leur isolement.

Ils sont seuls dans leur chambre, dans leur cuisine, dans la rue, dans la forêt. Les uniques scènes de vie quotidienne sont les échanges entre survivants qui semblent ne pouvoir communiquer

qu'entre eux. Des liens se tissent, la douleur les rapproche, des amitiés surprenantes se créent.

Le fossé creusé par l'incendie étant devenu trop grand, il est presque impossible pour ces survivants de connecter avec le monde réel. La relation entre [Justa](#), jeune fille de 10 ans dont la mère a péri dans les flammes, et sa psychiatre, venue habiter le village mystérieusement fascinée par sa catastrophe, l'illustre parfaitement. Cette dernière ne parvient pas à saisir la détresse de cette enfant, sa colère, son inquiétude pour une planète et un écosystème partis en fumée devant ses yeux. Elle ne comprend pas l'accès soudain de [Justa](#) à cette maturité adulte qui l'habite maintenant.

Tourné dans un format académique presque carré (4:3), [Justa](#) filme dans leur intimité ces êtres abîmés, que Teresa Villaverde met en parallèle avec des plans de forêts calcinées et de collines rasées où les oiseaux ne chantent plus. Tout dans ce film est d'une grande poésie, mêlée d'un mystère épais. Les conversations de ses personnages sont elliptiques, cryptiques, pleines de sous-entendus comme si seuls eux pouvaient se comprendre. Dans toute sa lenteur, [Justa](#) est le témoignage intime et violent d'une société traumatisée par une catastrophe environnementale qui n'épargne personne, et se répand un peu plus chaque année

La Fiche

Genre : Drame

Réalisation : Teresa Villaverde

Avec : Madalena Cunha, Betty Faria, Ricardo Vidal Pays : Portugal, France Durée : 1h48 Sortie : 25 février 2026 Distributeur : Epicentre Films Synopsis : En 2017, une région du Portugal est ravagée par de gigantesques incendies qui emportent des forêts entières... et des vies. Quelques mois plus tard, un petit groupe de survivants — une petite fille [Justa](#) et son père grand brûlé, une vieille femme devenue aveugle, un adolescent — tentent tant bien que mal de se reconstruire. Chacun affronte ses traumas, ses silences, ses fantômes. Mais certaines expériences demeurent impossibles à partager pour ceux qui ne les ont pas traversées.



Base de données / Analyse de marché / **News** / Critiques / Interviews / Dossiers festivals / Services / Plus

◀ précédent

suivant ▶

FILMS / CRITIQUES Portugal / France

Critique : *Justa*

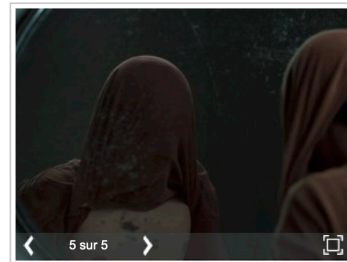
par **VITTORIA SCARPA**

🕒 03/10/2025 - Le nouveau film de Teresa Villaverde, sur un douloureux travail de deuil, est aussi une méditation sur le rapport entre l'homme et la nature


Madalena Cunha dans *Justa*

Une petite fille accompagnée par une psychologue, un homme qui est l'évidence un grand brûlé, une vieille dame aveugle, un garçon qui joue rageusement au ballon : voilà les héros de *Justa*, le nouveau long-métrage de fiction de la réalisatrice portugaise encensée **Teresa Villaverde** (sélectionnée en compétition à Venise en 1994 avec *Três irmãos*, à Berlin en 2017 avec *Colo [+]*), projeté au 27^e **Festival do Rio** dans le cadre de l'initiative Europe! Voices of Women+ in Film de l'**EFP-European Film Promotion**. Au-delà des précités, il y a un autre grand "personnage" dans le film : un cimetière, car tous ces gens ont en commun le fait qu'ils ont perdu des êtres chers dans un accident tragique que le scénario de Villaverde dévoile peu à peu, amenant le spectateur à recomposer graduellement le puzzle des événements.

(L'article continue plus bas - Inf. publicitaire)



titre original :	Justa
pays :	Portugal, France
vente à l' étranger :	Portugal Film
année :	2025
réalisation :	Teresa Villaverde
scénario :	Teresa Villaverde
acteurs :	Betty Faria, Madalena Cunha, Filomena Cautela, Ricardo Vidal, Alexandre Batista, Robinson Stévenin

 **fiche film complète**

La nature sauvage est présente dès les premières séquences, où apparaissent des arbres déracinés, des amas de terre, des branches sèches – des images un peu sinistres qui défilent sur un air de Brahms. Justa (la petite **Madalena Cunha**, franchement excellente) est une fillette de dix ans qui a du mal à dormir la nuit. Son père Mariano (**Ricardo Vidal**) est gravement brûlé, de la tête aux pieds, et Justa s'occupe de lui. Peu après, on voit Mariano se rendre au cimetière avec Elsa (**Betty Faria**), une vieille dame non-voyante, chacun un bouquet à la main pour fleurir les tombes de leurs chers défunts respectifs : dans le cas de Mariano sa femme, et la mère de Justa, dans celui d'Elsa son mari, de la mort duquel Elsa se sent responsable. Au cimetière, on voit aussi un garçon, Simão (**Alexandre Batista**), qui fait des tirs de ballon contre le mur d'enceinte et qu'on voit ensuite se promener parmi les tombes, de jour comme de nuit.

À travers les calmes conversations qu'ont les personnages entre eux, presque toujours à deux et avec la caméra fixée sur leurs visages – en particulier les dialogues entre Mariano et Elsa, Justa et sa psychologue (**Filomena Cautela**), elle-même endeuillée, et Elsa et Simão –, on comprend ce qui unit ces personnes, quelles circonstances tragiques ont causé la mort de leurs êtres chers alors qu'eux ont survécu. Le film, fictionnel, s'inspire des grands feux de forêt qui ont dévasté le Portugal en 2017, tuant de nombreuses personnes restées piégées dans les villages environnants ou les voitures bloquées sur la route tandis que l'asphalte fondait et que les hautes températures incinéraient tout. "Si on s'était occupés des arbres et des forêts, personne ne serait mort", entend-on dans le film. Quelqu'un d'autre prévoit qu'un jour, "tout va de nouveau brûler".

Justa raconte l'après, la nécessité de cohabiter avec la peine et le souvenir d'événements dont on porte pour toujours les marques dans sa chair (brûlures, cécité). Le film parle aussi d'une nature qui ne pardonne pas ("Eau, feu, pourquoi ne nous laissez-vous pas tranquilles ?") et qu'il conviendrait de respecter davantage. Une œuvre méditative, profonde, qui évoque une tragédie en en montrant peu et en en disant beaucoup, avec délicatesse et sobriété.

Justa a été produit par **Ace Filmes** (Portugal) en coproduction avec **Epicentre Films** (France). Les ventes internationales du film ont été confiées à **Portugal Film**.

À voir au cinéma: «Justa», «Orwell: 2+2=5», «5 centimètres par seconde», exigences, vertiges et bienfaits de la traduction

Jean-Michel Frodon – Édité par Émile Valzand – 24 février 2026 à 19h55 ➦

Le poème tragique et incarné de Teresa Villaverde trouve comment traduire l'expérience de l'«après» d'une catastrophe naturelle. De son côté, Raoul Peck traduit au présent les prémonitions de «1984», quand Yoshiyuki Okuyama réussit la transposition d'un récit amoureux né sous forme de dessins.



Simão (Alexandre Batista), le jeune homme aux pieds en lambeaux, qui n'a pas renoncé à aider, dans *Justa*, de Teresa Villaverde. | Épicentre Films

Temps de lecture: 7 minutes

«Justa», de Teresa Villaverde

Elle dit: «*Ma mère a fondu dans le bitume.*» Elle a 10 ans, on ne sait pas alors qu'elle s'appelle Justa. Le film est commencé depuis plus d'une demi-heure pourtant et elle en est un des personnages.

Personnages? Figures plutôt, comme aussi le père de Justa, cet homme au visage terriblement brûlé, qui vient le soir lire avec elle des livres sur la faune sauvage. Comme la jeune femme, médecin psychiatre, qui accompagne les habitants de cette région, et le jeune homme aux pieds dévastés qui s'obstine à jouer au foot, ou la femme âgée dont on comprendra qu'elle a perdu et son mari et la vue.

Jean-Michel Frodon



Voir tous ses articles >

Ailleurs sur le web Contenus Sponsorisés



Justa (Madalena Cunha) et son père Mariano (Ricardo Vidal): la lecture à propos de cette nature qui n'est pas une ennemie, même si la douleur extrême est venue par elle. | Épicentre Films

Cette région du Portugal est elle-même une grande blessée, une grande brûlée. Des mois auparavant, un terrible incendie l'a ravagée, comme cela se produit désormais tous les étés, dans ce pays et bien d'autres. Quand ça brûle particulièrement fort, ici ou là, en Europe ou en Amérique du Nord, on en parle aux infos. On voit des grandes flammes, la fumée noire envahit le ciel. Et après? Après, l'actualité sera ailleurs.

En creux, le film de la cinéaste portugaise Teresa Villaverde raconte aussi cette amnésie générale, cette ignorance collective envers un fait pourtant évident: les catastrophes dites «naturelles», même si on sait que les humains en sont en grande partie responsables (mais pas forcément les humains qui en sont victimes), ne sont pas que des événements ponctuels spectaculaires. Ce sont des tragédies au long cours.



Abonnez-vous gratuitement à la newsletter de Slate !

Les articles sont sélectionnés pour vous, en fonction de vos centres d'intérêt, tous les jours dans votre boîte mail.

Justa, Mariano, Lucia, Simão, Elsa et les autres en sont des incarnations, chacune et chacun à sa manière. Comme aussi ce vallon, ce tronc d'arbre que caresse la femme aveugle, ce cimetière contre lequel le garçon fait rebondir son ballon, ce ruisseau que la cinéaste filme comme elle filme les visages.

Justa n'est pas un documentaire, les scènes sont jouées, on le perçoit bien. Et pourtant, par leur attention sensible, leur assemblage qui suscite échos et imaginaire, ces scènes qui semblent d'abord disjointes témoignent. Elles témoignent d'une douleur, d'une nécessité parfois insurmontable à faire avec ce qui s'est abattu sur la vie de ces gens.

La beauté, la douceur, la qualité d'écoute avec laquelle Teresa Villaverde filme ces êtres chez qui, très différemment, un feu continue de brûler, une douleur ne cesse de résonner au-delà de ce qui est montré et de ce qui est dit expriment un monde plus vaste, un drame plus ample.



Un geste de Mariano (Ricardo Vidal) pour Elsa (Betty Faria), deux survivants hantés par la tragédie à laquelle ils ont survécu. | Épicentre Films

La composition de plans dépourvus de présence humaine –des feuilles à la surface de l'eau, deux verres de vin à moitié vides sur une table– et pourtant habités, ou des éclats de voix qui convoquent d'autres possibles histoires, suggèrent qu'on n'a jamais accès qu'à des fragments de ce qui fait l'existence des êtres et des communautés.

Poème hanté de présences, vivantes ou non, humaines ou non, le film est infiniment attentif à la singularité des situations, au détail des expériences et à leurs effets dans les relations avec des autres –le compagnon de la psy, la fille de la vieille femme– qui s'éloignent ou se ferment, des autres qui ne seront pas jugés pour autant.

À lire aussi



À voir (ou pas) au cinéma: «Green Line», «Marty Supreme», «Maigret et le mort amoureux»



À voir au cinéma: «Soulèvements» et «Les Voyages de Tereza», optimismes de la vitalité

Cela compose un paysage dont la singularité à fleur de peau et d'intimité vaut pour l'épreuve atroce endurée par les habitants de cette région particulière, dans leur singularité, et vaut pour la douleur longue des victimes de tant d'autres catastrophes, par le feu, par les eaux, par la guerre.

Justa ne prêche rien, *Justa* accueille ses spectateurs et spectatrices avec la même douceur bienveillante que ses protagonistes. Sans prétention à une réconciliation, le film, par une sorte de grâce matérielle et émue, par sa manière de montrer un visage abîmé, une main de jeune homme qui prend une main de vieille femme, fabrique du commun, partageable entre celles et ceux qui sont montrés, celles et ceux dont le sort est ainsi évoqué et celles et ceux qui verront le neuvième long-métrage d'une cinéaste qui a trouvé avec celui-ci une authentique réponse de cinéma aux malheurs du monde.



Teresa Villaverde – « Justa »



Les abords d'une route. Une forêt sinistre. Des arbres calcinés. Un cimetière. Une atmosphère pesante où règne un air de fin du monde, de sursis pour des vivants. C'est dans ce décor désolé que la réalisatrice Teresa Villaverde pose sa caméra pour Justa. Choissant d'inscrire son intrigue après les feux de forêt survenus dans la région de Pedrógão Grande au Portugal en 2017, elle met en scène l'enjeu de la reconstruction après avoir mené une série d'entretiens avec des survivants et des proches de disparus, donnant naissance à un film atypique et sensoriel où le traumatisme se creuse chez des personnages charnellement et psychologiquement éprouvés.

Audacieux, enveloppé d'une lenteur à la lisière du film à énigmes, Justa met du temps à se dévoiler, à travers de longues et cryptiques premières minutes d'exposition. Par à-coups, les images figurant la douleur de l'absence et la difficulté de survivre prennent sens, faisant naviguer le spectateur entre une petite fille et son père reclus, une vieille dame aveugle et veuve, un jeune homme exploré et une



psychologue aux prises avec ses propres névroses. Si le long-métrage manque de souffle par moments, il parvient néanmoins à présenter avec douceur ces âmes en peine, traumatisées par un accident naturel d'une rare violence. Teresa Villaverde nous entraîne dans les limbes de l'indicible et propose des choix visuels forts, comme une séquence intégralement en point de vue subjectif de la femme aveugle évoluant dans le décor forestier dévasté : en inversant la lentille de la caméra, le directeur de la photographie Acacio de Almeida joue sur les sens et immerge le public. Mettant l'accent sur la texture et la picturalité des ambiances, des décors et des visages, il instaure la mélancolie assumée du film, rendant saisissante la peinture de ces êtres coupés du monde, isolés dans une nature calcinée où le deuil occupe tout l'espace et où les paysages pittoresques illustrent cet univers en vase clos, entre cimetière, forêt et maisons rurales aux tonalités ocres.

L'image est sensuelle et se joue des contrastes, des atmosphères sombres aux extérieurs baignés de lumière, et étouffe les protagonistes dans des encadrements et jeux de surcadrage comme pour mieux morceler leur réalité. Majoritairement non professionnel à l'exception de Betty Faria, l'ensemble du casting donne à voir un portrait choral de ces êtres saisis dans « l'après » du drame, avec ses questions, ses crises et ses silences qui, atteints dans leur mémoire et dans leur chair, ne taisent rien de leurs souffrances et de leurs faiblesses. Le film est porté par Madalena Cunha, qui incarne avec force et caractère Justa, fillette aussi désœuvrée que lucide prise entre un père grand brûlé et l'absence maternelle. La jeune comédienne livre une prestation remarquable, faisant osciller sans fausse note son personnage entre pessimisme et poésie salvatrice.

Récit sur l'absence saisi à hauteur de survivants et de proches endeuillés, Justa est un long-métrage sur l'apprentissage de l'impossible, la résilience et la nécessité de faire communauté. À la frontière du cauchemar et du rêve, cette fiction exigeante et cathartique se veut, selon les propres mots de la réalisatrice, un « hommage à ceux qui restent ».

Dans "Cinéma"

Dans "Nouveautés salles"

Justa - Teresa Villaverde - critique



Cendres et peau vive ou la portugualité élémentaire Une contemplation sur le Portugal en post-traumatisme à travers le récit des survivants d'un incendie. Le geste de la cinéaste est éthique autant qu'esthétique. Réalisateur Teresa Villaverde

Acteurs Robinson Stévenin Francisco Nascimento Anabela Moreira João Pedro Vaz Luísa Cruz Betty Faria Filomena Cautela

Genre Drame

Nationalité Portugais

Distributeur Épicentre Films



PAYS: FRA
TYPE: Web
EAE: €30.63
AUDIENCE: 2252

TPOLOGIE DU SITE WEB: Arts and Entertainment/TV Movies and Str
VISITES MENSUELLES: 68461.84
JOURNALISTE: Teresa Villaverde
URL: www.avoir-alire.com



[> Version en ligne](#)

> 18 février 2026 à 9:46

Durée : 1h48mn

Date de sortie : 25 février 2026

Avis

personne

L'a vu

personne

Veut le voir

Résumé : En 2017, une région du Portugal est ravagée par de gigantesques incendies qui emportent des forêts entières... et des vies. Quelques mois plus tard, un groupe de survivants — [Justa](#), une fillette, son père gravement brûlé, une femme âgée devenue aveugle, un adolescent — tente tant bien que mal de se reconstruire. Chacun affronte ses traumatismes, ses silences, ses fantômes. Mais certaines expériences demeurent impossibles à partager pour ceux qui ne les ont pas traversées.

Critique : Avec [Justa](#), la cinéaste portugaise Teresa Villaverde signe l'un de ses films les plus organiques. Ancré dans l'après des incendies qui ont ravagé le Portugal en 2017 — notamment dans la région de Pedrógão Grande — le film ne montre rien des flammes. Il filme ce qui reste, c'est-à-dire la terre noircie, les corps marqués, les regards suspendus. Là où d'autres auraient choisi la spectaculaire violence du feu, Villaverde choisit la cendre, le silence et la lenteur. [Justa](#) devient ainsi moins un récit catastrophe qu'une méditation sensorielle sur la survivance.

Le film est profondément portugais — non pas parce qu'il est nationaliste ou bien folklorique, mais par son rapport viscéral au territoire. Au Portugal, la ruralité est une mémoire, une filiation, une économie fragile et une identité collective. Les incendies de 2017 ont marqué le pays d'une cicatrice à la fois géographique et morale.

Villaverde filme cette portugalité quand elle est à nu. Une communauté clairsemée, des paysages calcinés, une parole rare. La terre brûlée devient un réceptacle du deuil. Le pays apparaît comme un corps atteint — et inversement, les corps des personnages semblent porter la géographie du désastre.

Cette dimension rappelle combien, dans la culture portugaise, l'attachement à la terre est à la fois enracinement et mélancolie. La cendre prolonge ce qu'on nomme saudade : non pas nostalgie d'un passé idéalisé, mais conscience aiguë d'une perte irréversible.

© Épicentre Films

La force de [Justa](#) tient à son travail presque primitif sur les éléments.

Le feu n'est presque jamais montré frontalement. Il est hors-champ, mais omniprésent. Il a déjà eu lieu. Il persiste dans les arbres noircis, dans l'air épais, dans la peau marquée. Il est donc temps d'invoquer Gaston Bachelard et son essai *La Psychanalyse du feu* : le feu peut être compris comme



une force destructrice et à la fois transformatrice (exemple du phénix). Chez Bachelard, le feu nourrit une rêverie intime, une fascination archaïque. Dans Justa, il n'est plus flamboyant ; il est intériorisé. Il a brûlé les existences en même temps que les forêts. Le feu devient mémoire. Il ne crépite plus pour mieux couvrir les silences.

La terre, elle, domine l'image. Sol sec, cendre grise, racines exposées. C'est une terre tactile et pesante. Bachelard, dans ses réflexions sur les matières élémentaires, associe la terre à la résistance, à la densité, au refuge autant qu'à l'ensevelissement. La terre de Justa est paradoxale : elle a trahi en laissant le feu prospérer, mais demeure le seul lieu possible pour recommencer. Il n'y a qu'à voir la scène où la docteure se reconforte auprès d'une souche submergée par une terre humide, qui tache. Les personnages sont ramenés par le destin à cette terre riche en traumatismes.

Contrairement à une première impression de sécheresse symbolique, l'eau est bien présente — mais de manière intime. Le film s'ouvre sur une scène de pêche entre Justa et son père. L'eau apparaît comme un espace de transmission et de calme, hors du temps. Avant même que la catastrophe ne soit nommée, elle offre un moment de continuité filiale. L'eau est alors fluide, horizontale, silencieuse — elle relie les générations. Plus tard, la séquence d'Elsa dans la baignoire introduit une autre dimension. Ce n'est pas l'eau sauvage d'une rivière, mais une eau contenue, presque matricielle. Elle évoque le soin, la vulnérabilité, la nudité du corps vieillissant. Dans *L'Eau et les Rêves*, Bachelard voit l'eau comme un principe de dissolution douce et de profondeur intime. L'eau de Justa accompagne le traumatisme au lieu de l'annihiler.

© Épicentre Films

Le film est profondément organique car profondément sensoriel.

La peau. Peau brûlée, peau exposée, peau vulnérable. La catastrophe s'inscrit dans l'épiderme. Le traumatisme est charnel en plus d'être psychologique.

L'odeur persistante du brûlé, invisible mais obsédante. Le feu survit par le nez, par la mémoire olfactive. C'est une présence intime et intrusive.

Le regard. Villaverde cadre des visages qui regardent l'horizon noirci. Sauf que voir n'est pas comprendre. Le regard est fixe, troublé, parfois vidé. L'image devient espace de contemplation plus que d'action. L'image ne sert pas à expliquer le monde, mais à l'habiter intérieurement.

Justa est un film de l'après. Ce n'est ni un pamphlet écologique ni une simple chronique réaliste. C'est un film de l'après. Après le feu, après la perte, après la certitude.

Le geste de la cinéaste est éthique autant qu'esthétique. Filmer la cendre plutôt que la flamme, c'est affirmer que la véritable catastrophe commence quand les caméras d'actualité se sont éteintes. À travers les éléments — feu intériorisé, terre meurtrie, eau absente — et à travers les sens — peau, odeur, regard —, Teresa Villaverde compose une œuvre d'une sobriété radicale.

Justa parle du Portugal, mais aussi de notre époque inflammable. Il rappelle que les catastrophes ne sont pas seulement naturelles : elles transforment la matière intime des êtres. Et que survivre, parfois, consiste simplement à réapprendre à sentir le monde sans se consumer avec lui.



Le 25.02. Justa de Teresa Villaverde



Entre cendres et vies brisées, un récit bouleversant d'humanité...

Depuis ses débuts au cinéma, Teresa Villaverde s'intéresse aux laissés-pour-compte de la société. *Os Mutantes* (1998) en est la parfaite illustration. Marqué par une rage et une sensibilité résolument féminine, ce film mettait en scène des adolescents en rupture totale avec le monde. Cette fois-ci, la cinéaste lisboète porte son regard sur les blessures de celles et ceux qui ont été frappés par les incendies dévastateurs de 2017.

Des feux mortels

C'est au cours d'un trajet en voiture, en empruntant une route bordée de forêts calcinées, que Teresa Villaverde a pris la mesure de l'ampleur des incendies qui ont ravagé la région de Leiria, au centre du Portugal. Soixante-cinq personnes y ont perdu la vie, pour la plupart piégées par les flammes alors qu'elles se trouvaient dans leur véhicule.

« Le silence qui y régnait était saisissant. Plus d'oiseaux, plus d'animaux, plus aucun bruit. Un silence tellement dense qu'il semblait devenir une présence. Puis, au cours du même trajet, j'ai aperçu une femme assise sur une chaise, seule, au bord d'une route, un peu à l'écart d'un village. Elle contemplait la vallée et la montagne en face d'elle, entièrement brûlées. » dit-elle ainsi.

Cette femme et ces paysages noircis n'ont plus quitté la réalisatrice, qui, peu de temps après, est retournée sur place et a commencé à rencontrer des survivants en se rapprochant des associations de victimes. Teresa Villaverde a rapidement compris que, malgré les destructions, les habitants ne voulaient pour rien au monde quitter leurs villages brûlés, qui restaient, envers et contre tout, leur maison.



« C'est cela qui m'a intéressée. C'est sur cette fidélité douloureuse aux lieux, ce lien invisible entre les vivants et leurs disparus que je voulais travailler. Peut-être, d'une certaine façon, mon film est-il un hommage non pas aux morts, mais à ceux qui restent. » ajoute-t-elle.

Les survivants

Le film de Teresa Villaverde se concentre sur un petit groupe de survivants : [Justa](#) , une fillette qui donne son titre au film et en est la protagoniste, son père grièvement brûlé qui tente de retrouver une vie normale en dépit des séquelles, une femme âgée devenue aveugle après avoir perdu son mari, ainsi qu'un adolescent lui aussi frappé par la tragédie.

À travers sa caméra, la cinéaste donne à voir les traces laissées par la catastrophe dans leurs existences. Pour exprimer la douleur et le sentiment de désolation, Villaverde choisit de faire évoluer ses personnages dans une profonde solitude face au monde, comme figés dans un état de sidération qui les empêche de reprendre le cours de leur vie, porteurs d'une blessure irréversible.

Le paysage occupe une place centrale dans le récit. Les images de cette nature calcinée sont silencieuses et lourdes de mémoire et semblent entrer en résonance avec le poids que portent les personnages. À noter également le travail sonore du film, d'une grande richesse de composition : chants d'oiseaux — notamment ceux qui peuplent la nuit — et bruissements animaux accompagnent le retour lent et obstiné de la vie sur ces terres meurtries.

Bande annonce du film [Justa](#) de Teresa Villaverde (2026)

Crédits photos : Epicentre Films (photo de couverture)

Titre original

[Justa](#)

De

Teresa Villaverde

Avec : Madalena Cunha, Betty Faria, Ricardo Vidal

Date de sortie : 25 février 2026

Durée : 1h28

Distributeur

Epicentre Films



Le Polyester



En 2017, une région du Portugal est ravagée par de gigantesques incendies qui emportent des forêts entières... et des vies. Quelques mois plus tard, un groupe de survivants — Justa, une fillette, son père gravement brûlé, une femme âgée devenue aveugle, un adolescent — tente tant bien que mal de se reconstruire. Chacun affronte ses traumatismes, ses silences, ses fantômes. Mais certaines expériences demeurent impossibles à partager pour ceux qui ne les ont pas traversées. LES COEURS BRÛL É S

Il aura fallu de la patience pour enfin voir revenir la cinéaste portugaise Teresa Villaverde revenir à un long métrage de fiction. Neuf ans après la présentation de son magnifique en compétition à la Berlinale, Villaverde retrouve aujourd'hui le festival allemand en présentant Justa à la Semaine de la Critique, quelques jours avant sa sortie dans les salles françaises. De la patience, il en faut aussi pour pénétrer dans ce long métrage langoureux et parfois énigmatique, mais celles et ceux qui sont familiers du magnétisme bien particulier de la réalisatrice ne seront pas dépayés.

Dans une forêt brûlée où ne restent que des troncs noirs et morts, une poignée de personnages se croisent autour de Justa, une fillette qui a le don particulier de s'exprimer avec un tel sérieux qu'on ne dirait même plus une adulte mais un sphinx. « J'ignore si ma fille perd la tête ou bien s'il s'agit du jeu » confie sa mère. C'est justement par un jeu que s'ouvre le film, un jeu aux règles volontiers mystérieuses, rythmé par les phrases « Tu est libre » et « Tu t'échappes » . Or, il y a justement quelque chose de l'ordre de la malédiction qui paraît planer au dessus des personnages de Justa , rares survivants d'une terre brulée où ils peinent à trouver quelle direction donner à leur quotidien.

Disons-le tout net, dans la famille slow cinéma, Villaverde n'est pas la dernière pour prendre son temps et avec ses tons gris et son opacité générale, Justa est par moment tellement hardcore qu'il frise la caricature sans pour autant y tomber. Or, ne pas avoir peur de prendre le risque du ridicule est justement ce qui différencie les grands cinéastes des bons cinéastes. Justa n'est pas l'œuvre la plus aisée de Villaverde, mais la réalisatrice n'a pas perdu son talent pour créer, par la simple puissance de sa mise en image, d'étonnantes bulles mélancoliques hors du monde.

| Suivez Le Polyester sur Bluesky et Instagram ! |

par Gregory Coutaut



Direct-Actu.fr le blogzine de la culture pop et alternative



[Justa](#), survivre aux flammes et réapprendre à vivre

i

Rate This

Dans [Justa](#), Teresa Villaverde explore les traces invisibles laissées par une catastrophe. Au cœur d'un paysage brûlé, des survivants tentent de reconstruire leurs liens, leurs repères, et surtout leur capacité à continuer malgré ce qui a été perdu.

Au lendemain d'incendies dévastateurs, plusieurs survivants se retrouvent liés par une expérience qui dépasse les mots. [Justa](#) (Madalena Cunha) est une enfant marquée par la catastrophe, contrainte de grandir au milieu du silence des adultes. Son père (Ricardo Vidal), gravement brûlé, incarne une présence à la fois fragile et essentielle. Autour d'eux, une femme âgée devenue aveugle (Betty Faria), un adolescent en quête de repères, ainsi que d'autres figures blessées composent une communauté involontaire. Chacun avance avec ses cicatrices, visibles ou non, dans un espace où les gestes remplacent souvent la parole. Le film observe ces trajectoires intimes sans spectaculaire, privilégiant la proximité des regards, des silences, et des micro-décisions qui dessinent la survie quotidienne.

Un film sur la reconstruction de la famille, quand nos proches sont devenus des étrangers

Le film est une forme de réflexion sur le présent, la solitude et la famille. La photographie est globalement très artistique et nous emporte dans une forme de songe étrange.



On a une manière sombrement poétique permettant de parler du mal de la société Les enfants construisent une nouvelle famille en excluant leurs proches comme les parents. Certains jeunes adultes sont parfois perdus et vont s'agréger auprès de personnes âgées, pas nécessairement pour grappiller des vivres, mais parfois car ils n'ont personne à aimer et personne qui leur donne un sens à leur propre existence.

Le récit s'attache moins à la catastrophe qu'à ses conséquences. La famille n'apparaît plus comme une évidence, elle devient un territoire à reconstruire. Après le choc, les liens se déplacent, les rôles changent, et l'intimité peut devenir étrangère. Teresa Villaverde montre comment la douleur modifie la perception des autres, parfois jusqu'à créer une distance irréversible.

Dans ce contexte, Justa observe les adultes qui l'entourent tenter de continuer, souvent sans savoir comment. Le père, physiquement transformé, n'est plus tout à fait celui qu'il était. Les gestes de protection existent encore, mais ils passent par d'autres formes, plus fragiles, parfois maladroites. La reconstruction n'est ni linéaire ni spectaculaire, elle se joue dans des moments ordinaires, un regard, un déplacement, une tentative de dialogue. Le film interroge ainsi la possibilité de redevenir famille après l'épreuve, lorsque la mémoire de ce qui s'est passé s'impose entre les êtres. Cette tension nourrit une émotion retenue, où la réparation ne signifie pas retour en arrière, mais invention d'un nouvel équilibre.

Un projet ancré dans une mise en perspective des drames de la vie.

Le projet s'ancre dans une réflexion sur les catastrophes réelles et leurs conséquences humaines durables. Teresa Villaverde s'intéresse à ce qui survit après l'événement, aux corps marqués, aux silences, et aux communautés improvisées qui émergent face à la perte. Son approche privilégie l'observation, avec une mise en scène tournée vers l'expérience sensorielle et émotionnelle plutôt que vers la reconstitution spectaculaire.

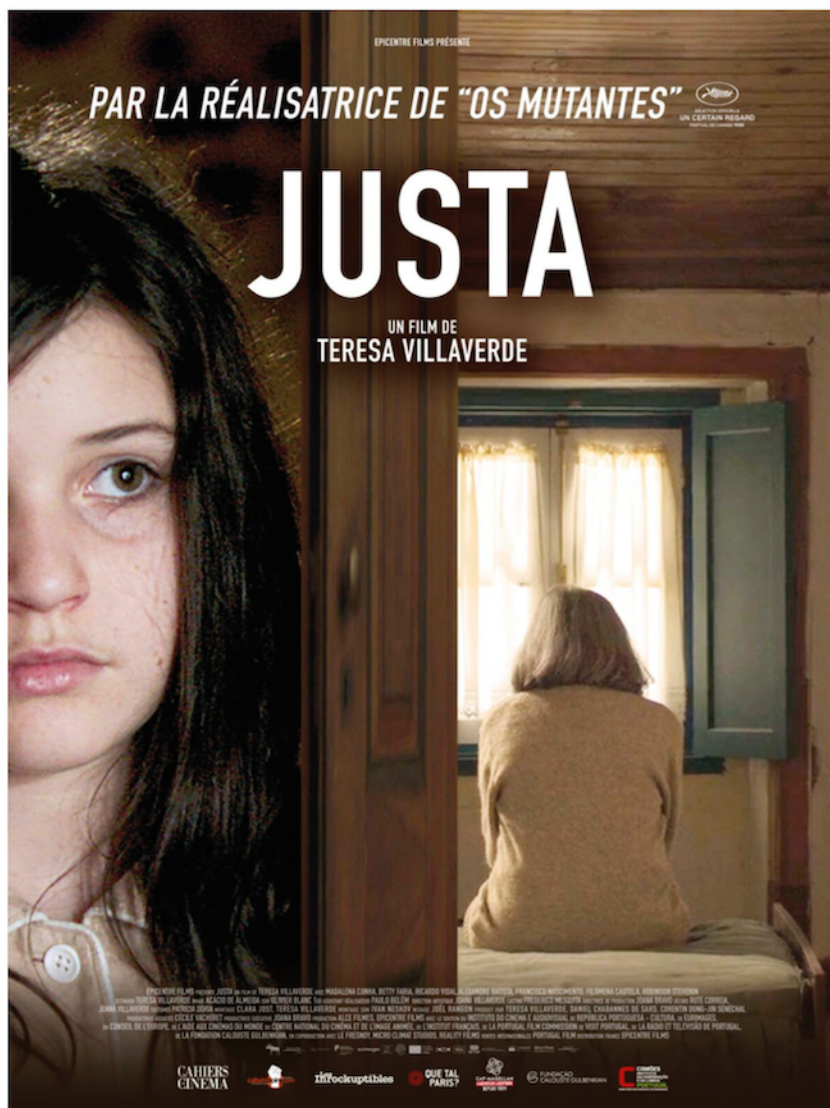
Le choix du casting participe à cette démarche. La réalisatrice réunit des interprètes capables d'habiter la fragilité sans surjouer, mêlant jeunes visages et acteurs confirmés. Madalena Cunha porte le film par une présence attentive, presque documentaire, tandis que Betty Faria et Ricardo Vidal incarnent différentes formes de résilience adulte. Cette distribution permet de créer un ensemble où chaque personnage existe comme un fragment d'un traumatisme collectif. Le film naît ainsi d'une volonté de raconter la survie non comme un récit héroïque, mais comme une expérience lente, intime, et profondément humaine.



Note : 3.5 sur 5.

19 février 2026

[CRITIQUE] JUSTA : LE CINÉMA BRESSONNIEN DE LA PORTUGAISE TERESA VILLAVARDE



Depuis ses débuts au cinéma, Teresa Villaverde s'intéresse aux laissés-pour-compte de la société. *Os Mutantes* (1998) en est la parfaite illustration. Marqué par une rage et une sensibilité résolument féminine, ce film mettait en scène des adolescents en rupture totale avec le monde.

Cette fois-ci, la cinéaste lisboète porte son regard à la fois sensible et acéré sur les blessures de celles et ceux qui ont été frappés par les incendies dévastateurs de 2017.

Après les terribles incendies de forêts qui ravagèrent le centre du Portugal en 2017, que reste-t-il dans le corps et dans la psyché des survivants de ce drame ?

Justa a tout juste dix ans et doit soutenir et s'occuper de son père, Mariano, qui porte sur le visage et les mains les stigmates de l'incendie. Il y a aussi Elsa une sexagénaire devenue aveugle dont les dernières images seront son mari dévoré par les flammes et Siméo, traumatisé en pleine adolescence qui découvre qu'en aidant les autres, on s'aide soi-même.

Une élégie, un long poème sur la perte et le deuil, une caméra au plus près des corps et des visages et la forêt filmée comme un personnage meurtri mais toujours vivant.

Lent et contemplatif (tout de même un peu lent et un peu âpre.) " *Justa* " est un film d'une force rare, une performance bressonienne et mystique, un film indispensable aux amateurs (dont je fais partie) de ce genre cinématographique intimiste et intense.

Qui sommes-nous ?

Webzine crée en 2010, composé d'une dizaine de rédacteurs qui partagent la même envie : transmettre notre passion de la culture sous toutes ses formes : critiques cinéma, de littérature adulte et jeunesse, critiques de pièces de théâtre, concert , expositions, musique, interviews et portraits d'artistes, comptes rendus de spectacles, tests de jeu de société., couverture de festivals de cinéma ou de musique...

[Flux RSS](#)

[Suivre @blog_bazart](#)

RECHERCHER SUR LE SITE

Visiteurs

Depuis la création

8 184 273

LES MISÉRABLES - Molière du spectacle musical 2025- bientôt sur Lyon

« Les Misérables », ce monument du théâtre musical inspiré du roman de Victor Hugo arrive à l'assaut de Lyon en février prochain.

Retrouvez Jean Valjean, Cosette, Javert ou les Thénardier dans des rôles puissants portés par des mélodies désormais intemporelles. Cette production culte traverse les époques et

Justa : une histoire de fantômes



La réalisatrice nous avait déjà impressionné par le très beau et puissant long-métrage qu'elle avait produit en 1998, nommé dans la catégorie Un Certain Regard à Cannes, *Les mutants* (titre original : *Os Mutantes*) qui s'attelait à suivre le destin d'adolescents à la dérive au Portugal. Son cinéma semble en effet s'intéresser aux âmes blessées et tourmentées par la vie, aux expériences chaotiques et au parcours semé d'embûches. C'est le cas ici avec le portrait de personnages relevant d'un drame qui précède le début du film. Teresa Villaverde s'est en effet inspiré des incendies meurtriers – une soixantaine de morts et plus de deux cent blessés – de 2017 au Portugal et des personnes qui se sont trouvées piégées sur la route, des maisons qui ont brûlé et du paysage dévasté par la catastrophe. C'est en traversant l'étendue de terres ravagées par les flammes qu'elle aura l'idée du film. Et c'est dire que cette nature si mal traitée par les hommes – Justa, la petite fille dans le film, n'indique-t-elle pas qu'on aurait dû s'occuper des arbres – est omniprésente tout le long du film. A l'occasion d'un cadre formé par une fenêtre donnant sur le paysage extérieur à l'intérieur même du cadre de la caméra, ou filmée à travers un point de vue subjectif – celui de la vieille dame aveugle – en inversant la lentille de la caméra fixée sur l'objectif, donnant une impression d'étrangeté comme si la Nature était habitée d'une âme extérieure en proie à la douleur. Une douleur qu'elle partage avec les habitants à la conscience tout aussi ébranlée qu'elle-même a été dévastée par le feu.

Les personnages semblent ne pas en vouloir à la Nature et n'envisagent par ailleurs nullement la possibilité d'aller vivre ailleurs. Là sont leurs souvenirs, là sont leurs morts. La caméra erre ainsi parmi les branches et les feuilles d'arbre au hasard d'une rencontre avec les habitants dont font partie Justa et son père, gravement brûlé par l'incendie et qui en porte d'ailleurs les séquelles. Personnages qui disent leur texte d'une façon détachée à la manière dont on lirait un poème savamment appris, ajoutant à l'impression d'irréalité du film. C'est que l'intention est ici de créer un film-poème autour des conséquences du drame et de la douleur humaine. Au risque de manquer d'incarnation et de se perdre au sein de l'abstrait. Les personnages hantent le film plutôt qu'il ne

l'habitent : reflet d'Elsa, la vieille dame, hors-champ dans les eaux du ruisseau qui s'écoule à ses pieds, apparition discontinue et sans suite de l'adolescent jouant au ballon contre le mur du cimetière ou fouillant les eaux du marais. Le village quant à lui n'est jamais filmé comme si les personnages se déplaçaient à travers un espace déshumanisé, réduit à l'intérieur confiné des maisons. Seul le cimetière, lieu de mort par excellence, fait exception à la règle. On y vient déposer des fleurs sur les tombes ou retrouver le fantôme des disparus.

C'est que l'intention est ici de créer un film-poème autour des conséquences du drame et de la douleur humaine. Au risque de manquer d'incarnation et de se perdre au sein de l'abstrait.

C'est que les survivants du drame sont eux-mêmes hantés par son souvenir, et par là même celui des personnes qu'ils y ont perdues – Elsa, devenue aveugle suite à l'incendie, se remémore les circonstances, retrace les événements dans sa tête inlassablement tels qu'il se sont déroulés le jour de l'incendie où elle a perdu son mari. Privée de repère visuels, elle se perd dans les bois comme elle se perd dans son souvenir. L'adolescent a aménagé sa maison comme un mémorial destiné à maintenir une vie artificielle de famille et semble ne pas se résoudre à la perte des êtres qui lui sont chers. Justa quant à elle, refuse obstinément l'assistance du médecin en charge de la suivre sur le plan psychologique et inverse le rapport en questionnant et analysant cette dernière comme le ferait justement un psychologue. Elle impressionne par son sang froid et son sens des responsabilités – elle doit s'occuper de son père et le rejoint régulièrement à ses séances de physiothérapie – en petite fille qui a grandi trop vite.

Les personnages sont déchirés entre leur refus d'être stigmatisés – sentiment de dignité, refus de Mariano d'être privé de son emploi à cause de son handicap, prêt à aller jusqu'au procès malgré l'offre qu'on lui fait d'une somme d'argent importante – et leur besoin de reconnaissance, voire d'amour tout court. Le hasard des rencontres fait que chacun d'entre eux trouve à travers l'autre une famille de substitut – il le faut bien quand sa propre famille, comme celle d'Elsa, vous rejette : la vieille femme en l'adolescent qui vient la sauver et réciproquement, Justa en la psychiatre qui fait office de mère pour elle avec la fragilité que la relation comporte. Justa sait que cette dernière devra retourner un jour chez elle une fois son travail accompli. Mais il semble exclu, ou du moins difficile, en tous cas que les survivants retrouvent un jour le monde dit « normal ». Double sanction après celle du drame qu'ils ont vécu. C'est tout le drame de la reconstruction personnelle qui nous est donné à voir à travers le film. Un désir louable de suivre ces personnages fracassés par l'existence mais un film parfois décousu et qui manque peut-être singulièrement de chair pour donner vie à tout cela. L'enfer est pavé de bonnes intentions.



DAME SKARLETTE



AU CINÉMA LE 25 FÉVRIER 2026

JUSTA

Réalisé par Teresa Villaverde

Scénario :

Teresa Villaverde

Avec : Betty Faria, Madalena Cunha, Ricardo Vidal, Alexandre Batista, Francisco Nascimento, Filomena Cautela, Robinson Stévenin

Distribué par Epicentre Films

Genre : Fiction

Origine : Portugal, France

Durée : 1 h 48

Synopsis

En 2017, une région du Portugal est ravagée par de gigantesques incendies qui emportent des forêts entières... et des vies.

Quelques mois plus tard, un groupe de survivants — Justa, une

fillette, son père gravement brûlé, une femme âgée devenue aveugle, un

adolescent — tente tant bien que mal de se reconstruire. Chacun affronte



ses traumatismes, ses silences, ses fantômes.

Mais certaines expériences demeurent impossibles à partager pour ceux qui ne les ont pas traversées.

Ma critique

Justa est un film très particulier qui va en décontenancer plus d'un(e).

Retour en 2017, dans une région du Portugal fortement frappée par les incendies. On retrouve certaines personnes qui ont survécu mais qui sont marquées dans leur chair, physiquement et moralement.

Il y a Justa dont le père Mariano est vivant mais méconnaissable par ses brûlures, sa mère quant à elle est décédée.

Elsa une femme âgée qui a perdu son mari, Lucia la psychiatre de Justa qui semble être touchée moralement mais on ne saura jamais réellement pourquoi. Simao un jeune garçon dont les deux parents sont décédés.

Tous sont marqués à vie et la nature est complètement défigurée elle aussi. Ils peuvent se comprendre puisqu'ils ont vécu la même chose et désormais existent avec les morts, leurs morts.

C'est donc l'après-tragédie que la réalisatrice aborde avec les non-dits, les silences, les craintes, les meurtrissures de ces gens. Ils tentent de se reconstruire mais le passé vient les hanter.

Ce film, outre le fait d'être dur, est brut. Au niveau des images, rien de ce que l'on peut voir dans un long métrage avec dès le générique des images sur des arbres brûlés et déracinés, de l'eau qui coule, de nombreux plans fixes avec des gros plans sur chaque personnage. On verra rarement des personnages à plusieurs, deux mais pas plus.

Le format est très particulier également et provoque un sentiment de mal être. La lumière est sombre avec des ombres, comme si des fantômes rôdaient au-dessus des gens.

En plus de la noirceur des brûlures, Justa tombe dans une immense tristesse.

Les traumatismes sont profonds, la nature désertique même au niveau des animaux qui se font rares mais qui reviennent avec le temps et le vert des arbres qui commence à reprendre le dessus, donc vie.

Ce film est très particulier, si certaines scènes sont intéressantes, d'autres sont vraiment très - trop longues - et ces plans sur des éléments de la nature avec des images parfois floues, ou saturées, étaient-elles nécessaires ?

Bien que le sujet et la douleur de ces personnes puissent toucher, pour ma part j'aurais préféré que le sujet soit abordé, du moins tourné autrement.

N'en reste que le thème reste intéressant. La réalisatrice a été touchée par son peuple et leur rend à sa manière un vibrant hommage.



Pour en savoir plus

A propos de la réalisatrice

Née à Lisbonne en 1966, Teresa Villaverde est une réalisatrice, scénariste et actrice portugaise, figure majeure du cinéma d'auteur européen.

Ancienne actrice chez João César Monteiro, elle passe rapidement à la réalisation avec un regard social très fort. Son premier film, *Idade Maior*, est présenté en première mondiale au Festival de Berlin en 1989 et reçoit de nombreuses récompenses dans des festivals internationaux.

Trois ans plus tard, Maria de Medeiros obtient le Prix de la meilleure actrice au Festival de Venise pour son rôle dans *Três Irmãos*. La présentation de *Os Mutantes* au Festival de Cannes, dans la section Un Certain Regard, permet au travail de Teresa Villaverde d'acquérir une large reconnaissance internationale ; le film rencontre un immense succès critique et public au Portugal.

En 2017, *Colo*, présenté à la Berlinale, impose définitivement son cinéma sombre, politique et profondément humain.

Le Centre Pompidou lui a consacré une rétrospective en 2019.

Film recommandé GNCR

Film labellisé Recherche & Découverte AFCAE

Pour info : Un concours est lancé sur X afin de remporter des places pour aller voir ce film via le lien suivant

MA NOTE : 3/5

Crédits photos et vidéo : Epicentre Films

Cinéma Écrans

« Justa », ou la reconstruction après les braises

par Sarah Lakhail
24.02.2026



Le feu est passé, mais ses traces demeurent. En salles le 25 février, *Justa* raconte la lente reconstruction de ceux qui ont survécu.

Un récit de l'après

Justa, réalisé par Teresa Villaverde, ne montre presque rien de la catastrophe. Le feu reste hors-champ. Il n'y a ni spectaculaire ni reconstitution dramatique : la cinéaste choisit de filmer ce qui vient après. L'après des incendies qui ont ravagé la région de Pedrógão Grande au Portugal en 2017.

Les personnages sont des survivants, et c'est autour de cette condition que se construit le film. Justa a perdu sa mère ; son père Mariano, entièrement brûlé, est devenu un homme méconnaissable, enfermé dans un corps qui porte les traces visibles du drame. Simão, un adolescent, erre entre le cimetière et la forêt, tournant autour des lieux qui lui rappellent la perte d'une proche, comme s'il était incapable d'avancer. Elsa, devenue aveugle dans l'incendie et privée de son mari, vit recluse dans une solitude qu'elle choisit presque comme une protection.

Le feu, bien qu'absent de l'image, est omniprésent. Il habite les cicatrices, les silences et les regards. Il imprègne chaque plan. On comprend progressivement ce que chacun a traversé ; rien n'est exposé frontalement. Cette retenue rend le film d'autant plus touchant.

Tous sont isolés, du monde extérieur, de ceux qui n'ont pas vécu l'événement, mais aussi, parfois, les uns des autres. Pourtant, un lien invisible les unit : celui de l'expérience partagée. Ils se reconnaissent dans leurs silences. À l'inverse, les tentatives de dialogue avec ceux qui n'ont pas traversé le feu semblent presque vouées à l'échec. Certaines douleurs ne se racontent pas ; elles se portent.



Une forêt exutoire

Le format 4/3 du film est essentiel. Ce cadre resserré donne l'impression de regarder à travers un appareil photo, comme si chaque plan tentait de fixer ce qu'il reste : des visages, des traces, des fragments de paysage. Il enferme les personnages dans l'image, accentuant leur isolement, tout en créant une proximité presque intime avec leurs corps marqués.

La nature occupe une place centrale. Villaverde filme longuement les paysages brûlés, la verdure, les troncs, la terre encore marquée, comme si, de manière imprévisible, tout pouvait s'embraser à nouveau. Cette tension sourde traverse le film.

Pourtant, la forêt n'est pas seulement symbole de destruction. Elle conserve une beauté fragile. Le vert apparaît dans de multiples plans, à travers une fenêtre, la vitre d'une voiture, l'encadrement d'un mur, comme un rappel obstiné que la vie reprend. Les sons entre les animaux, le vent dans les feuilles et les pas sur la terre, participent à cette sensation : le monde continue, même si certains semblent figés.

Justa, passionnée par les animaux, ne craint pas la nature. Elle l'observe avec fascination. Là où le feu a détruit, elle voit encore de la vie. La forêt devient alors un miroir des survivants : meurtrie, transformée, mais debout.

Liens d'humanité invisible

Le rythme de *Justa* est lent, à l'image du temps nécessaire à la reconstruction après un traumatisme. Cette lenteur donne au film une dimension profondément réaliste, presque documentaire, loin de toute dramatisation excessive. On comprend au fil du récit ce que chacun a perdu. La douleur n'est jamais spectaculaire ; elle affleure dans les gestes, les regards ou les silences partagés.

Le casting, majoritairement composé d'acteur·ices non professionnel·les, impressionne par sa justesse. Madalena Cunha incarne Justa avec une maturité bouleversante : son enfance semble s'être consumée avec l'incendie. Ricardo Vidal prête à Mariano une présence fragile et digne, habitant un corps transformé qui matérialise la violence du feu. Alexandre Batista donne à Simão une immobilité troublante, comme suspendu dans un présent sans horizon. Betty Faria incarne Elsa avec une force silencieuse, revendiquant son autonomie comme un dernier rempart contre l'effondrement.

Les liens entre eux se tissent dans la retenue. Mariano rend régulièrement visite à Elsa, sans avoir besoin de parler du feu, ils savent. Simão aide Elsa dans son quotidien, se sortant lui-même de sa solitude en accompagnant la sienne. La relation entre Justa et son père touche profondément : malgré les transformations physiques et morales, ils veillent l'un sur l'autre avec une tendresse pudique.

Ils pourraient partir, se reconstruire ailleurs. Pourtant, ils restent. Attachés à ces lieux marqués par le drame, ils contemplent la forêt comme pour apprivoiser l'irréparable.

Teresa Villaverde signe ainsi une œuvre sensorielle et profondément humaine, où le feu, invisible, brûle encore à travers les êtres. Un film sur la solitude, mais surtout sur ces liens invisibles qui permettent, peut-être, de continuer.

TV, RADIO ET PODCAST

JUSTA

France Culture : Interview de Teresa Villaverde réalisée par Marie Labory dans « Les Midis de Culture », 28 min

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/les-midis-de-culture-la-rencontre-emission-du-vendredi-20-fevrier-2026-2388073>

Radio Alfa : Interview de Teresa Villaverde réalisée par Ricardo José, 18min

<https://radioalfa.net/justa-o-novo-filme-da-realizadora-teresa-villaverde/>